

« Le soir venu, elles quittèrent le sommet du hibou immergé. Elles nagèrent jusqu'à la rive. Leurs robes en soie diaphane gorgées de larmes les moulaient, comme une seconde peau. C'était très beau. Telles des traînes en fibres naturelles ou des queues de comètes célestes, on voyait derrière elles flotter leurs longues chevelures. Le spectacle de ces sept créatures nageant la brasse était d'une élégance suprême. »

(in *Au paradis sans préavis*, recueil de nouvelles de Cyrille CLÉLAN, page 55, Éd. de la rue nantaise, Rennes, 2007, 102 p., 20 €)

D O L A R S C I N É M A

Carabistouilles fiction, de Léonard Taokao, Éditions Territoires Témoins, collection Borderline, 170 pages, 2007, 14 €.

Avis : L'histoire se passe dans un futur cauchemardesque. La France est ghettoisée. Les puissances sécuritaires font régner une terreur pour le moins clivante pour protéger les intérêts, les luxes et fortunes concentrés dans certains quartiers chic de la rive gauche. Les autres quartiers de Paris sont livrés à des bandes plus ou moins armées, à des tribus qui se partagent différents marchés crapuleux (celui de la prostitution, celui de la drogue, etc.). Dans cette zone généralisée, les rues que l'on connaît ont été rebaptisées en l'honneur de Sophie de Menthon, d'Augusto Pinochet, de Michel Leeb, de Bigard. Il y a une avenue Alain Delon, un boulevard Steeve Boulet (ex-boulevard Rochechouart), et un boulevard Maréchal Pétain. Nous ne parlerons pas du quartier Éric Zemmour. Silas Onoray, le héros de cette sombre fiction pas spécialement prémonitoire, fuit l'Ukraine, où il était vaguement tueur à gages. Son retour en France est plutôt mouvementé. Il y a eu tellement de changements durant son absence ! Sa rencontre avec un groupe de terroristes anarchistes insoumis va le conduire à participer à un braquage Rive Gauche. Dans ce monde lugubre, le crime est devenu un mode de vie.

*

Mauvaise herbe, de Léonard Taokao, Éditions Territoires Témoins, collection Borderline, 160 pages, 2012, 15 €.

Avis : Ici, le héros n'en est pas un. Et tant mieux car Léonard Taokao excelle dans l'art de tailler des costards à des ratés, des paumés, des désaxés, des échoués, des recalés, des marginalisés et autres forces de l'ordre. Entre fêtes foireuses, trafics minables, querelles de voisinage qui vont bien, consommations de stupéfiants proprement stupéfiantes, notre triste sire (qu'anime néanmoins la somptueuse ambition d'écrire un bouquin), Yann Rivard, enchaîne les petits boulots précaires, les désillusions, les gueules de bois carabinées et les conflits (avec son frère, avec des manouches, avec des Albanais, avec des Turcs, avec la morale et les bonnes mœurs et même avec l'ETA, pour faire bonne mesure et parce que Léonard Taokao n'a peur de rien, ayant décidé une bonne fois pour toutes que, quitte à jouer les romanciers d'obédience plutôt noire — la seule obédience à rester haute en couleurs —, on n'allait pas y aller avec le dos de la cuillère !). Et tant mieux pour le lecteur qui se réglera de cette délicieuse épopée.

Holy Motors de Leos Carax, avec Denis Lavant, Michel Piccoli, Kylie Minogue, Eva Mendes.

Avis : L'esthétique du ridicule et du non-cartésien, au service de l'allégorique et de l'étrange... On peut rester dubitatif face à cette incongruité cinématographique boursoufflée de prétentions qui contenait pourtant la trame d'un chef d'œuvre fantastique et absurde. Certaines scènes sont réussies ; on pense à ce concert tzigane entre les piliers gigantesques d'une espèce d'église déserte. Ou lorsque le héros à multiples faces (l'étonnant Denis Lavant) rentre chez lui et retrouve sa famille, composée de chimpanzés. Il aurait juste fallu avoir le courage de couper quelques scènes grotesques : lorsque le héros monstrueusement grimpé croque les doigts de l'assistante d'un photographe en shooting au Père Lachaise, kidnappe le top-model (Eva Mendes), l'emmène dans les catacombes, bouffe quelques fleurs arrachées sur les tombes et s'allonge près d'elle, nu, le zob turgescent ; lorsque Kylie Minogue chante dans les escaliers de La Samaritaine désaffectée ; ou lorsque les limousines se mettent à parler comme s'il avait fallu pour répondre aux exigences du cahier des charges faire un clin d'œil appuyé à *Cars*...). Du coup, la mayonnaise, coupée au Nutella et au bromure, ne prend pas.

*

Les kaïra, comédie de (et avec) Franck Gastambide, avec Medi Sadoun, Jib Pochier, Katsuni, Eli Semoun, F. Damiens, Armelle, Alice Belaïdi, É. Cantonna, Ramzy Bedia, Rocco Sifredi et sans Omar Sy.

Avis : Quand on habite une cité du 77, qu'on glande et qu'on a impérativement besoin d'un statut social, de flouze et de séduire les filles, dealer n'est pas la seule issue. On peut aussi devenir star du X. C'est du moins la conclusion à laquelle sont arrivés nos trois lascars. Julien est amoureux transi d'une fille de la cité. Momo est un nain au RSA abonné à toutes les revues où se montre Katsuni, son idole. Abdelkrim rêve, lui, de monter sur scène, et fait du tuning sur sa Citroën BX. Sur le chemin vers le Hot d'Or sont semées maintes embûches. Être accepté dans le milieu oblige à savoir entrebâiller les portes. S'y connaître en matière de sexualité sera également un plus apprécié. Vaste chantier donc pour ce trio de galériens qui ont grandi à l'ombre des mêmes tours. La belle et délicate amitié les liant suffira-t-elle à les sortir de tous les mauvais pas où ils ne manqueront pas s'engouffrer ? Vous le saurez en précipitant les vôtres, de pas, vers les salles obscures climatisées où passe ce joyau de l'humour périurbain.

